

gouvernements, parut plus puissant que jamais, car il se montra fort de sa propre force. Dès lors la papauté grandit aux yeux des hommes politiques de tous les embarras que leur causaient, ou que pouvaient leur causer les réclamations des Catholiques revendiquant leur part de liberté. Amener la papauté à comprimer le mouvement, qui faisait sa force terrestre, fut bientôt le rêve chéri des gouvernements. Quelle joie pour les Ministres anglais, hollandais ou français, si elle avait consenti à frapper de ses censures les défenseurs de l'émancipation irlandaise, de la nationalité Belge ou de la liberté d'enseignement. Quel est le gouvernement européen qui ne sente maintenant le besoin immense qu'il a de la bienveillance de la papauté ? Mais la plupart auraient encore l'arrière-pensée, de se servir d'elle contre elle-même ; ils en sont toujours aux principes de Jacques Ier. et de Napoléon ; seulement, à présent, ils font de la ruse là où leurs devanciers faisaient de la force.

L'histoire des quinze dernières années est encore assez fraîche pour qu'il soit inutile de rappeler ici les tentatives faites pour tromper, pour séduire ; ou même pour effrayer Grégoire XVI. La Russie comme l'Autriche, la Prusse comme l'Espagne ont tour à tour employé les supplications et les menaces, sans s'apercevoir que tous leurs efforts se résolvait en un humble aveu de la suprême influence du seul pouvoir ici-bas qui n'ait besoin ni d'argent ni de soldats pour se faire obéir. Si, comme nous le croyons, leur tâche providentielle était surtout d'apprendre à la papauté, combien est grande la puissance que Dieu a daigné lui rendre, on conviendra sans peine qu'ils l'ont bien remplie. La force de la réaction a amené les choses à ce point que, tandis que toute autorité temporelle semble être mise en question, l'influence de la papauté est le fait dominant et le plus incontestable de notre époque.

A Grégoire XVI appartient l'honneur d'avoir préparé des règnes peut-être plus glorieux, mais non plus utiles que le sein. Il a résisté à ceux qui espéraient faire des Etats-Romains le gage de sa docilité, et comme un autre Comtat-Venaissin. Mais telle a été la prudence avec laquelle il a résisté, que son calme a paru quelquefois de la faiblesse à certains esprits plus ardents qu'éclairés. Au lieu de provoquer des luttes, que chaque année qui s'écoule rendra moins opiniâtres, il a laissé le temps marcher, parce que l'Eglise a le temps pour elle, et la postérité reconnaissante fera remonter jusqu'à lui le triomphe, désormais certain de la liberté catholique, de cette liberté qui consiste en ce que la conscience affranchie de la tyrannie, de la force matérielle, ne reconnaisse d'autre maître que la loi divine. Ainsi aura-t-il ouvert une ère nouvelle, en renversant le principe protestant, inérodable et impie de la suprématie de la loi humaine, pour rétablir sur les ruines de ce funeste principe les droits sacrés de la conscience et l'empire souverain de Dieu.

### LE CATHOLICISME DANS L'ORÉDON.

La convention conclue dernièrement entre l'Angleterre et les Etats-Unis a résolu pacifiquement la question politique de l'Orégon ; maintenant surgit la question religieuse, entre le catholicisme et le protestantisme. On sait que Mgr. Blanchet, nouvellement nommé archevêque de l'Orégon, a dernièrement parcouru la France pour y choisir des missionnaires capables de le seconder dans ses travaux évangéliques ; nous trouvons, dans un journal rédigé avec autant de talent que de mesure, *l'Ami de la Religion*, des détails intéressants sur le vaste pays où la civilisation a pu à peine pénétrer.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes-Rocheuses ; entre le 42°. et le 54°. 40 parallèle. Il est borné au nord par les possessions anglaises, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie, et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 300 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 100,000 âmes.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon est loin d'être partout le même. Les sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différents. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiômes différents. On dirait que c'est là qu'à eu lieu la confusion des langues, et qu'était la tour de Babel. Les progrès de l'Evangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et sociable. Ils sont pourtant vindicatifs et superbes ; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents ; ils croient à l'immortalité de l'âme ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite ; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière : ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abondance ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont plutôt pures que corrompues, pour des nations livrées aux seules ressources des lumières de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamne le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La poly-

gamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sont le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines. La licence y est aussi moins grande, sous le rapport des mœurs, qu'on pourrait se l'imaginer. Quoique la décence et l'éducation demandassent bien davantage, cependant on n'y est point sans pudeur : on a soin de se couvrir ; la réserve la plus absolue règne parmi les jeunes gens des deux sexes. Ce sont les parents qui règlent les unions et en déterminent les conditions. La femme s'achète plutôt qu'elle ne se donne. Dans les familles aisées, une épouse ne s'obtient pas sans donner en retour d'assez grands présents. Mais si la femme vient à mourir, l'époux ou ses parents ont le droit de réclamer et de reprendre ce qu'il ont donné. Ce n'est pas à dire pourtant que les femmes y soient les esclaves ou les servantes de leurs maris, comme elles le sont parmi les sauvages du Canada : tout au contraire, un grand nombre ont elles-mêmes des esclaves à leur service. Si elles étaient maltraitées elles pourraient se détruire ou se pendre, comme il est arrivé quelquefois. Or, cette mort violente est une infamie pour l'époux, et malheur à lui s'il n'apaise les parents de la défunte par de nouveaux présents.

On ne trouve à peu près aucune trace de culte public parmi ces nations. Il y a bien quelques croyances ; mais il n'y a rien pour l'action. Tout se réduit à certaines traditions visiblement fort dénaturées, et par conséquent très-obscurcs. On croirait pourtant y reconnaître un indice de la tradition du déluge, et même quelque chose de la rédemption. Mais nous devons laisser à d'autres le soin d'éclaircir cette matière. Il y en a qui exercent le métier de jongleur ; mais c'est presque uniquement à l'égard des malades, et afin de les guérir. On permet facilement et avec empressement même, au jongleur de faire sa jonglerie ; mais malheur au charlatan, si le malade vient à mourir. Ce sera lui qui en aura été la cause. Il aura fait la mauvaise médecine. Si quelquefois succombe à une maladie seulement un peu extraordinaire, il est rare qu'on ne l'attribue pas à quelque maléfice, et que le soupçon ne tombe sur quelqu'un. Quoique toutes ces nations aient toujours vécu à peu près sans aucun culte public, cependant, surtout celles de l'intérieur du territoire, elles paraissent aimer la religion et avoir du goût pour la prière, c'est-à-dire pour le christianisme.

Lors de l'arrivée de M. Blanchet et Demers dans l'Orégon, l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson y possédait vingt-huit établissements pour la traite des pelleteries, tant au nord qu'au sud. On sait qu'il y a toujours, dans chacun de ces établissements, un certain nombre de serviteurs qui sont presque tous Canadiens. Il y avait en outre vingt-six familles catholiques au Wallamet et quatre au Cowlitz. C'était déjà un assez grand nombre de fidèles qui n'avaient point de ministres de leur culte ; il y avait déjà dans l'Orégon plusieurs ministres protestants qui cherchaient à être des prosélytes. Plusieurs de ceux-ci avaient consenti à laisser baptiser leurs femmes et leurs enfans et à se laisser marier par eux. Quelques-uns allaient même à leurs assemblées du dimanche. C'étaient surtout les méthodistes qui faisaient les plus grands efforts. Ils y avaient déjà deux missions : une à quatre lieues de la chapelle du Wallamet, où était une école sous leur direction, et une autre aux Grandes-Dalles. Le ministre anglican lui-même, pendant les deux ans qu'il passa à Vancouver, avait commencé à faire l'office du dimanche aux Canadiens de ce fort. Il est vrai pourtant de dire qu'il ne devait pas y avoir un grand succès, puisqu'il abandonna son poste, et qu'il y avait déjà trois semaines qu'il en était parti pour retourner en Angleterre, lorsque les deux premiers missionnaires catholiques arrivèrent. Les presbytériens avaient aussi une mission à Wallawalla ; et dès 1839, ils en établirent une seconde sur la Rivière Spokane, à quelques jours de marche de Colville, en descendant vers le sud. Mais ce fut en 1840 que la propagande méthodiste de l'Orégon reçut le plus grand renfort. Cette même année, un M. Lee y arriva avec un vaisseau sur lequel se trouvaient plusieurs ministres avec leurs femmes et leurs enfans, et des fermiers, des forgerons et autres artisans. C'était une véritable colonie. Des ministres furent placés dans les postes les plus importants, tels qu'à la chute du Wallamet, chez les Tlatsaps, en bar du fort George (autrefois Astoria) et à Nesqualy. On peut bien penser que tous ces ministres ne devaient pas rester oisifs. Ils assurent même redoubler de zèle. Vancouver, Cowlitz même n'étaient pas exempts de leurs incursions. On les vit pénétrer jusqu'à Okenagan et Colville. On disait même, en 1842, que les presbytériens allaient passer dans la Nouvelle-Calédonie. Depuis l'arrivée des missionnaires catholiques, les ministres se virent abandonnés successivement de la plus grande partie de leur troupeau, privés de toute espérance de pouvoir mieux réussir par la suite, et enfin de dissoudre leur société d'abandonner leurs postes et leurs missions. Un tel résultat n'a pas été obtenu sans de grands efforts ; les missionnaires catholiques ont rencontré des obstacles nombreux dont ils ont triomphé par leur courageuse persévérance.

Le champ des sciences est depuis quelque temps fécond en nouvelles ; et le monde se préoccupe en ce moment de quelques découvertes véritablement dignes d'attention.

Celle qui occupe le plus généralement les esprits est la fabrication de la poudre de coton. M. Scheinbein, savant chimiste de Bâle, a trouvé le moyen de transformer cette molle et bien inoffensive substance, en une poudre qui fulmine avec la plus grande force, et qui présente toutes sortes d'avantages sur la poudre de guerre commune. Ainsi, elle est plus énergique, elle ne donne pas de fumée, ne laisse aucun résidu, n'encrasse pas les armes